

Ce livre est composé avec le caractère typographique **LUCIOLE** conçu spécifiquement pour les personnes malvoyantes par le Centre Technique Régional pour la Déficiência visuelle et le studio [typographies.fr](http://typographies.fr)

CRÉPUSCULE  
À CASABLANCA

MELVINA MESTRE

# CRÉPUSCULE À CASABLANCA

UNE ENQUÊTE  
DE GABRIELLE KAPLAN

*Roman*



Ceci est une œuvre de fiction  
librement inspirée de faits historiques  
et de personnages réels.

© Melvina Mestre, 2023.

© Points, 2023.

© À vue d'œil, 2023,  
pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0680-3

ISSN : 2555-7548

À VUE D'ŒIL

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

[www.avuedoeil.fr](http://www.avuedoeil.fr)

*À mes grands-parents, Vincente et  
Vincent, de Casablanca.*

## PROLOGUE

*Casablanca, 11 juin 1955*

23 heures. Une nappe d'humidité épaisse était tombée sur la ville, quelques heures après le crépuscule. La rumeur incessante des voitures s'était atténuée. Casablanca, fiévreuse et remuante, avait déposé les armes et s'apprêtait à souffler l'espace d'une nuit.

Sur un rond-point, à l'intersection du boulevard de Londres, du boulevard de la Résistance et de la rue Franchet-d'Espèrey, se dressait l'immeuble Liberté qui dominait la ville du haut de ses dix-sept étages.

La cabine de l'un des ascenseurs descendit au rez-de-chaussée et éclaira le hall. Un homme grand et élégant, la soixantaine, serviette en cuir bordeaux à

la main, s'apprêtait à sortir accompagné d'un jeune ami. Il poussa la lourde porte en fer pour gagner sa voiture, une Studebaker verte garée au pied du bâtiment.

Les lampadaires alentour diffusaient une faible lueur jaune. Une 15 CV noire s'approcha lentement du rond-point, plongé dans la pénombre.

Plus un bruit.

Tous feux éteints, le frein à main desserré, la 15 CV noire dévala en silence la rue en pente et arriva à la hauteur de l'homme au moment où il ouvrait la portière de sa voiture. Une rafale de mitraillette s'abattit sur lui et épargna son ami qui s'était aussitôt réfugié sous le véhicule.

Terrorisé, l'homme tenta de faire volte-face pour regagner, à moitié courbé, le hall de l'immeuble.

Le corps perforé de plusieurs balles, il n'eut pas le temps d'y parvenir.

L'attentat avait été mené dans le plus pur style du Chicago des années trente. Du boulot de gangsters.

Des voisins et quelques passants se précipitèrent vers les deux victimes. Entre-temps, le conducteur de la 15 CV avait démarré le moteur et s'était engouffré à toute allure dans une rue perpendiculaire.

Les secours arrivèrent quelques minutes plus tard. Trop tard. Perdant beaucoup de sang, l'homme succomba à ses blessures. Il rendit son dernier souffle dans l'ambulance qui le conduisait à l'hôpital Jules-Colombani toutes sirènes hurlantes.

Le jeune ami qui l'accompagnait, modéliste chez Dior, s'en sortit indemne.

Au cours du même été, on retrouverait ce dernier dans une villa de la Côte d'Azur. Assassiné.



# CHAPITRE 1

*Casablanca, 1951*

Un matin comme tous les autres. Le ciel était bleu monochrome.

La ville tumultueuse et bourdonnante s'agitait déjà. Du septième étage, fenêtres entrouvertes, au seul brouhaha de la circulation et du tumulte ambiant, Gabrielle Kaplan savait qu'il était temps de partir pour l'agence.

Elle était presque en retard. L'ascenseur Westinghouse était encore en panne. Elle dévala les escaliers en marbre gris, poussa la première porte métallique, massive et gigantesque, puis la seconde, encore plus lourde avec ses motifs géométriques et ses poignées en laiton.

Comme chaque matin, la gardienne était en train de jeter des seaux d'eau

dans l'entrée pour se donner bonne conscience.

La voiture de Kaplan se trouvait garée au bas de l'immeuble, boulevard d'Amade<sup>1</sup> : une Chevrolet Fleetmaster décapotable. Pour une histoire de traités non ratifiés par les Américains à laquelle personne ne comprenait rien, on pouvait acheter à crédit de majestueuses américaines pour moins cher qu'une Renault ou une Citroën. Dommage de s'en priver. Avec ses roues chromées et son intérieur cuir de couleur crème, celle-ci lui avait tapé dans l'œil.

À la radio, du jazz : Peggy Lee, « Waitin' For The Train To Come In », léger et euphorisant.

Pas moyen d'avancer parmi les essaims de voitures, les escadrons de vélos, les autobus, les trolleybus et les carrioles

---

1. De nos jours avenue Hassan-II.

tirées par des bourricots efflanqués, qui convergeaient tous vers le centre-ville. Tout visionnaires qu'aient été les urbanistes de Lyautey dans les années trente, ils n'avaient pas prévu que de grosses américaines embouteilleraient les rues et les avenues du poumon économique de la ville aux heures de pointe.

Près d'une demi-heure de retard. Elle faisait du sur-place.

Excédée, place de la Préfecture, là où pendant la guerre, sur toute la hauteur du bâtiment, était affiché le portrait de Pétain avec la devise « Travail Famille Patrie », elle se mit à imiter les autres conducteurs en appuyant furieusement sur son klaxon, réflexe irrépressible des Casablancais.

Devant les Galeries Lafayette, elle put enfin se faufiler, comme à contre-courant, entre un camion et une charrette remplie d'oranges, pour s'engager vers

le boulevard de la Gare<sup>1</sup>, les Champs-Élysées de Casablanca.

C'est là qu'elle avait choisi d'installer son agence de détective privée : au premier étage du passage Sumica, une large galerie couverte qui reliait le boulevard de la Gare à la place Edmond-Doutté.

Une adresse magique, qui claquait sur sa carte de visite. Un endroit où s'engouffrait le Tout-Casablanca, la pointe de la modernité, avec un parfumeur, des magasins de prêt-à-porter, un opticien, un magasin d'électroménager, un vendeur de machines à coudre Singer et un photographe, avec son enseigne lumineuse jaune Kodak.

Un concentré de consumérisme vendant du rêve autant que des marchandises à moins de cinq cents mètres de la vieille Médina, le Mellah.

---

1. De nos jours boulevard Mohammed-V.

Heureusement, Vincente, sa secrétaire ponctuelle comme un coucou suisse, devait probablement déjà être arrivée.

Fille d'un ancien prisonnier de guerre juif allemand et d'une Italienne en définitive pas très catholique, c'était certainement la secrétaire la plus fiable et la plus efficace de tout Casablanca. Son père, déporté par les Français en 1917, avait été réquisitionné pour les travaux forcés : l'aménagement du bord de mer et des installations balnéaires de la corniche Aïn Diab. Ayant pris goût au pays, à la mer et au soleil, il s'était établi au Maroc après la fin de la Première Guerre mondiale. L'histoire lui avait prouvé qu'il avait été bien inspiré.

Vincente Ursula Anna était née de cette union.

Kaplan pénétra en trombe et en nage dans la coursive qui menait à l'agence, un petit bureau de deux pièces contiguës,

fonctionnel et sommairement aménagé. Il faisait déjà une chaleur écrasante à l'extérieur.

Elle eut la confirmation, grâce au sillage enveloppant de son parfum, que Vincente était bien là. Un parfum chypré et raffiné au nom plein de promesses : *L'Aimant* de Coty. Avec son chignon banane, ses tailleurs ajustés et ses sandales à hauts talons compensés, Vincente avait tout de l'archétype de la secrétaire émancipée des magazines féminins de Paris.

– C'était encore complètement bouché ! lança Kaplan comme pour se justifier.

Elle détestait être en retard. Question de principe.

Toujours enjouée, Vincente répondit par un large sourire Rouge Baiser. Sa bonne humeur et son sens du contact permettaient d'éloigner délicatement les fâcheux et les affaires pourries. Ses yeux

noisette toujours pétillants et son grand nez droit lui donnaient un air singulier.

– Alors Vincente, quoi de neuf aujourd’hui ? Des appels ?

– Oui, boss, un monsieur a appelé mais il n’a pas voulu laisser son nom. Il ne voulait parler qu’à vous.

Elle adorait appeler sa patronne « boss ». Cela faisait américain, donc moderne. L’américanisation de la ville s’affichait dans les moindres détails.

– Ah oui ? Mais vous avez pris son numéro, au moins ? Pour le rappeler...

– Euh... Non, il n’a pas voulu me le laisser.

Kaplan retint une remarque désobligeante et ravala ses reproches. Sans raison apparente, le rythme effréné qu’avait connu l’agence au cours des derniers mois marquait le pas. Aucune chasse au corbeau, aucun fils à papa piégé par une maîtresse encombrante, pas de dis-